



Paul Le Jéloux

5 poèmes

Aux philosophes

L'homme a besoin de sacrifices
Ce n'est pas pour la mollesse de la bête
qui clame son cri par faim ou par peur
il est bien vrai que la terre est ronde
l'animal ne le sait pas
pour l'homme, la sagesse avance et s'instruit
Mais rien ne vaut le grand détour
par un orient des jours
qui est vœu de patience,
de noblesse, d'enrichissement des cités peut-être
Ruminer comme la vache
gémir sous la cravache
tarir toutes les eaux du sinistre cratère
et se savoir libre comme les loups
dans la forêt d'un dieu de connaissance
de bravoure à soi qui se pétrit de l'autre
de sa voix, de son savoir, à son approche
L'appui n'a pas de forme
il a l'âpreté des nuages qui se dispersent
émissaire des empires qui très tôt disparaissent
Nous sommes sans guide, nous le savons trop
Ne tolérons pas que s'approche ce qui serait de trop
Ramassons des outils pour la nuit
qui sera vide malgré nos grandes causeries
La coutume aura demain changé de forme
comme les eaux qui s'étonnent, la vie a multiples contours
et puis tout changera un jour, dans l'épouvante
mais nous aurons notre chagrin en bon trésor
Le bon continent traversé n'aura failli que par amour

Cendrillon

Je suis un homme neuf et pourtant déjà vieux
Un vieillard presque qui a bu les trois quarts de son verre
Il y a de la gomme dans l'eau, des oiseaux dans l'azur
Il est des becquées de guerre et des chemins rouges
comme pivoines. Un oiseau danse en l'air.
Il n'a point de refuge. Un trapèze fume
dans mes nerfs. Je vis et me désespère
J'ai voix de corbeau, mais la plus pure des mésanges

maquille de ses petits pas la parfaite frayeur de l'eau claire.
 Je n'ai défait mes souliers que pour vivre
 avec les faux-bourdon des calendes et leurs pare-feu –
 J'ai la tête malade. Je suis un chat strident
 qu'on griffe. J'ai vu la matinée entière
 une grosse pomme avancer sous mon gobelet –
 J'abrite un arbre, j'ai des raisons de croire à mon phénix.
 C'est vraie foison, cette déraison. Les marronniers sont un peuple
 de citronniers
 Le peuplier régit la table d'hôtes. L'extrême lenteur des cèdres
 toujours m'insupporte. J'y vois un mal, j'en ai bien peur.
 L'envoi des cailles m'effraie chaque fois qu'il fait noir et nul.
 Avec les dents en feu, qui veut être dentiste ?
 J'ai rendez-vous sur mer. J'aime le Beau salé.
 J'ai des avis sur les maîtres, ils promènent les enfants en enfer.
 Je suis comme socle de vigueur, je n'ai jamais froid, peu me chaut
 Résumé : c'est bien toupie que femelle, j'écluse ses cheveux
 d'ange
 Je suis bourru en avanies, je marche comme un pourrisseur
 Je piétine la mangeoire des décrets. J'ai trop faibli devant ses
 sergents.
 Pour démembrer leurs foulards, j'ai dit leurs torts à vingt poussins
 Saveur des conquêtes, je méprise les moines.
 Je délaisse la manne spirituelle pour peu que mes tempes
 grisonnent.
 J'ai la lumière des vidames, mes rets me guideront au pré
 car je suis régleur qui réclame
 de petites fêtes couturières pour sa nichée.
 Rémouleur et jadis couteau, je gronderai les sbires en bois,
 que les lilas me réconfortent et refleurissent.
 Je regrette la boucle de ma liberté. O mes saints, que cela avance!
 Que divergent les tourments, qu'il plaise à Dieu, coupons leurs
 têtes!
 La causerie au coin du feu enracine les figes.
 Je vais dessiner des victoires, par petits sauts passer devant.
 Quand la belle lune sourira, que mon philtre n'échoue pas,
 belle boisson divine et forte!
 L'orfraie s'aventure en paroles, où est mon tour de papillon ?
 Je commençais à être pire, minuit a sonné sous mon nez :
 « Je viendrai toute la journée ramasser tes pensées,
 fourbir d'autres outils, par les rameaux qui conviendront. »

Hiver normand

La pluie dévide ses bobines crissantes,
 attaque le O des feuillages, l'angle des toits –
 Rumeurs couvertes pas à pas dans la cour,
 on fuit dans les murs, dans les lierres, le pot

de pensées palpite. Il y a un grand règne de craie
 malfaisant qui irrite nos nerfs, visite nos songes.
 L'homme neuf a besoin de chapeau, se fait très vieux,
 ronge son frein. Il pleut sur Harfleur et sur Stockholm,
 sur le bonheur et la confiture du monde-marché,
 du monde à piles, sur ses gouffres et ses pendeloques.
 Usé, ruminant un vœu d'ombrage clément,
 d'ombrelle et d'ombelles érotiques, une passade d'orange bleue,
 de vinaigre de lointaine tribu, de mets magiques, de paysages.
 Mais non, l'espèce n'a pas changé qui bifurque en Dieu et en
 Diable
 Mourante de détresse, affûtant son malheur
 dans un vieux lied clair de Schubert ou de Brahms,
 les modulations de la radio rayant le fil, dévoilant la voix.
 Il n'y a de jour pour personne, il est cinq heures cinq, début
 janvier –
 Des éclopés à S.O.S. passent encore dans la ruelle,
 une lucarne boit le vin de la grande nuit
 de son gosier puissamment éclairé.

Qui va là ?

Qu'avez vous donné
 que je n'ai pas rendu ?
 Je suis comme vous un oiseau qui avait nid en paille
 J'ai connu le heurtoir
 dans la rue noire
 qui disait « où va bien votre cœur ? »
 Soyez du lait, du pain, les agrumes et les noix
 Soyez l'enfant qui s'enrhume au hasard
 au tourniquet des vents du soir
 Quand la force dévie
 l'arlequin n'est plus que ferraille, sonnaille de cocu -
 Qu'il fait bon boire le vin d'airielle
 Votre grâce battait ses tambours
 Les beffrois marmonnaient
 quand la rivière enlaçant votre fête
 s'illuminait de magie noire
 Les rues sous la glace d'hiver
 arraisonnaient nos pas de bon aloi bavard
 Les rameaux chauds de nos remparts
 dans l'admirable taverne des poètes
 Vieux brasero, feux grégeois, figuiers de la loi
 Les souris et les poires trottaient et roulaient
 à la régalaie
 sous l'œil mi-figue mi-raisin
 des blêmes effigies d'adolescence
 Un mot-clé, un livre, un secret
 nous remontaient à souvenance

On lisait de bon gré
à tous ces dieux de l'agora
qui dans le feu crépitant n'écoutaient même pas.

Un rêve

Tu entreras dans la maison désolée
lentement, au plus près de toi,
tu ne toucheras pas au heurtoir,
des pas reculeront pour toi dans l'ombre,
tu gagneras leur nuit
sans que ta main ne bouge
Ce ne seront pas les murs qui trembleront
mais l'ovale de ton visage
que tu pourras tremper dans un lait de jasmin –
Des nuages cotonneux de tes jours, de ta vie,
tu seras descendu,
et sur des marches très fidèles tu sentiras l'amour
te quitter comme une belle dame,
Tu avanceras dans un long couloir bien que l'obscurité
soit forte,
tu frôleras les livres de ta vie, les bibles de tes sanglots.
Les murs scintilleront d'une impossible lumière,
cadrés et droits dans ta neuve cécité.
tu respireras le parfum sec de fleurs flétries,
d'ombres apeurées, de tissus pourpres et profonds –
Tu verras tout à la devinette,
tu creuseras le chemin sans sable ni cailloux.
Les heures passées seront ton baume,
des passades tragiques entêteront tes repères et tes identités –
Tu chercheras la clef n'y trouvant pas de sens,
Tu danseras de cœur et d'âme,
Une lampe muette indiquera la salle
parmi mille convois sans nom et des camisoles.
Tu te coucheras en tenant la main inconnue
et enfin la maison de ta nuit prendra feu.

Paul Le Jéloux est né à Pontivy en 1955. A été professeur de français langue étrangère et d'anglais. Vit dans un village de Haute-Bretagne. Prix de la Vocation (1985). A publié en particulier *Le Vin d'Amour* (Obsidiane, 1990), *Le sang du jour* (Obsidiane, 2001). A traduit Patrick Kavannah et Louis Mac Neice.